



KIJ JOHNSON

LA QUÊTE ONIRIQUE
DE VELLITT BOE





La Quête onirique de Vellitt Boe

Kij Johnson

La Quête onirique de Vellitt Boe

illustrations de Nicolas Fructus

*ouvrage publié sous la direction de
Olivier Girard*



De la même auteure
aux éditions du Béal'

- *Un pont sur la brume,*
Prix Hugo et Nebula 2012, Grand Prix de l'Imaginaire 2017

The Dream-Quest of Vellitt Boe

© 2016 by Kij Johnson

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Dolisi

© 2018, le Béal', pour la présente édition

Carte des Contrées du rêve en 2^e et 3^e de couverture © 2016, Serena Malyon

Couverture et illustrations © 2018, Nicolas Fructus

Pour qui a dû trouver sans aide son chemin intérieur

V ELLITT BOE RÊVAIT d'une grande route et de dix millions d'oiseaux volant dans un ciel d'un triste bleu uniforme. La route : large et noire telle une fosse à bitume. Les oiseaux : une vraie nuée, brume agitée qui évoquait les moucherons grouillant au-dessus des lugubres marécages de Lomar ou les bancs de poissons scintillants des mers de cristal par-delà Oriab. Le ciel : vide, sans texture, plat. Assise à côté d'elle, une grande bête grognait, mais les oiseaux faisaient plus de vacarme. L'un d'eux sifflotait d'une voix mélodieuse : « Professeur Boe ? Professeur Boe ! »

Elle revint à la réalité par petites étapes successives : son éternelle douleur dorsale, puis, contre son visage, la douceur de draps si usés à force de passages par la blanchisserie du collège qu'ils avaient pris la douceur de la soie. Le froid. Le clair de lune que la fenêtre à deux battants carrelait sur le grand sol nu de sa chambre plongée dans la pénombre. Les coups pressants assésés sur sa porte et la puissante voix de soprano de l'une de ses étudiantes, terrifiée : « Professeur ! Vous êtes là ? S'il vous plaît, réveillez-vous ! »

Dûment réveillée, Vellitt se redressa sur son séant dans son lit étroit. « Une seconde ! » s'exclama-t-elle en attrapant sa robe de chambre abandonnée par terre. Avant d'aller ouvrir, elle enfila ses pantoufles.

Derysk Oure, une étudiante boursière en troisième année de chimie, le poing encore levé, prête à toquer, avait le visage couleur de boue presque sèche dans la chiche lumière que dispensait le bec de gaz du couloir ; Vellitt ne l'avait jamais vue si angoissée. La jeune femme portait un pyjama, choix

plutôt osé qui contrastait avec le châle de paysanne sur ses épaules. Elle sanglotait. « S'il vous plaît, professeur Boe, venez vite ! Je ne... c'est Jurat ! »

Intoxication alimentaire au réfectoire, scandale, suicide : il y avait mille et une façons d'obtenir la fermeture d'une institution universitaire pour jeunes femmes. Étudiante en troisième année de mathématiques, Clarie Jurat était la meilleure élève de Vellitt en vingt ans d'enseignement au Collège de femmes d'Ulthar. Une fille superbe, brillante, volontaire, charismatique, avec de grands yeux rieurs ; elle coiffait en une lourde tresse sa chevelure noire qui lui tombait presque jusqu'aux reins.

« Je vous suis. » Vellitt emboîta le pas à Oure qui dévala l'escalier, sanglotant toujours. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Calmez-vous. J'ai bien assez d'une étudiante à gérer. Une femme d'Ulthar ne se comporte pas ainsi. »

Oure s'arrêta et se frotta les yeux. « Je sais. Pardon, professeur. Vous avez raison. J'allais arriver devant ma chambre quand Hust est sortie en trombe de la sienne. Elle m'a dit que Jurat était partie, qu'elle s'était enfuie avec *lui*. Martveit est allée chercher la doyenne pendant que j'allais vous prévenir. Je ne sais rien d'autre.

– Jurat passe des examens dans trois mois. Où a-t-elle trouvé le temps de rencontrer quelqu'un ? »

Oure repartait. « Je l'ignore, vraiment. » Un mensonge, bien entendu, mais la fille n'ajouta rien.

Elles quittèrent la cage d'escalier du corps professoral pour traverser le quadrilatère. Les seules fenêtres éclairées étaient celles de Jurat. Parfait ; moins il y aurait de monde pour assister aux premiers instants de cette situation inédite — quelle qu'en soit la nature —, mieux cela vaudrait. Les ombres se déplaçaient de manière perceptible sous une lune qui déri-

vait vers le sud, poussée par le caprice d'un dieu. Dans l'air glacé de la nuit flottaient les parfums astringents des chrysanthèmes et des premières feuilles mortes. Un tel calme régnait que Vellitt entendait les plaintes des chats au pied du mur d'enceinte du collège. D'autres félins vaquaient à leurs occupations dans le quadrilatère. Ils abandonnèrent un instant la tâche qui les occupait jusqu'alors pour observer le passage des deux femmes. L'un d'eux, minuscule bête noire, se sépara du reste de la bande pour suivre Vellitt et Oure dans la cage d'escalier menant à la chambre de Jurat. La lumière froide qui se déversait par les fenêtres disparut brutalement quand la lune se cacha derrière la tour du réfectoire ; désormais, seul l'ambre vacillant des becs de gaz postés à chaque palier éclairait les arrivantes.

Quelques jeunes femmes s'étaient attroupées devant la porte de Jurat, emmitouflées dans des robes de chambre, des châles ou les couvertures trouvées au pied de leur lit. Le collège refusait de gaspiller ses ressources à chauffer les cages d'escalier. Les voix fébriles des étudiantes agressèrent l'ouïe de Vellitt. « Allons, mesdames ! » leur lança-t-elle sèchement, investie de toute l'autorité que lui conféraient ses longues années d'enseignement. Elles se turent aussitôt.



Anxieux, chiffonnés par le sommeil, leurs visages suivirent son ascension comme les coquelicots suivent la course du soleil ; l'espace d'un instant, Vellitt crut discerner derrière ces traits juvéniles les ombres de la vieillesse en devenir.

Partagée entre curiosité et crainte d'être associée aux crimes dont Jurat avait pu se rendre coupable, l'assemblée laissait devant sa porte un peu d'espace, que Therine Angoli avait franchi ; elle pleurait sans bruit tout en soutenant Raba Hust, une fille imposante, spécialiste de la Sarnath antique. Dans la lumière tamisée du couloir, sa peau brune évoquait plutôt les cendres et la poussière. Hust était la compagne de chambre de Jurat. Angoli, Hust et Jurat étaient si proches qu'on les avait surnommées les Trois Inséparables.

Vellitt s'adressa à l'assemblée : « Le couvre-feu n'est pas terminé. Retournez dans vos chambres avant que la doyenne arrive et se voie obligée de remarquer votre présence. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, j'imagine, que l'on exige des demoiselles d'Ulthar une discrétion de tous les instants. Ne parlez pas de cet incident jusqu'à ce que nous en sachions davantage. Même entre vous, et surtout hors du Collège. Mademoiselle Hust, accordez-moi un instant... »

Sans plus attendre, elle libéra l'intéressée de l'étreinte insistante d'Angoli et la poussa dans la chambre avant de refermer la porte derrière elle.

LE DÉSORDRE était indescriptible. L'armoire béait ; des vêtements recouvraient toutes les surfaces planes ; par terre, au milieu des papiers, des amas de livres ouverts menaçaient de s'écrouler. Un plateau chargé de vaisselle sale provenant de l'office était à moitié poussé sous l'un des lits défaits. Même les gravures encadrées, des vues panoramiques de la vallée de la Naraxa prises une génération plus tôt, pendaient de guingois. La parfaite illustration d'une mise à sac, en somme, à l'instar de la plupart des chambres étudiantes ces temps-ci — comme si les jeunes gens entendaient suivre une mode consistant à se montrer aussi désorganisé dans son intimité que discipliné dans ses études.

Hust se laissa tomber dans un fauteuil rembourré. Avec l'indécente souplesse de la jeunesse, elle leva les pieds et serra ses genoux contre sa poitrine. Elle sanglotait toujours.

Vellitt débarrassait les deux chaises des piles de vieux *Articulations* les encombrant lorsqu'on frappa à la porte. Une petite femme énergique entra, cheveux grisonnants, regard perçant d'oiseau de proie : Gnesa Petso, la doyenne du Collège des femmes d'Ulthar. Elle portait une robe en laine toute douce dont le rouge avait pâli après dix ans de lessives. Sans autre forme de procès, elle s'assit sur l'une des chaises que Vellitt venait de libérer. « Nous devons faire vite, Hust, dit-elle à l'étudiante. Que s'est-il passé ? »

La jeune fille lui tendit un bout de papier plié en deux. Pendant que Gnesa le lisait, elle répondit : « Ce soir vers neuf heures, à mon retour de la bibliothèque, Jurat était absente. Elle ne m'avait pas prévenue



qu'elle rentrerait tard. Je me suis dit qu'elle avait sans doute obtenu l'autorisation d'assister à une conférence, de participer à une soirée de lecture, ou... » L'étudiante rougissait ; elle mentait.

Les yeux brillants de la doyenne se posèrent à nouveau sur la feuille de papier. « Ou qu'elle s'était faufilée dehors pour retrouver un homme. Répéter le mensonge d'une autre est indigne de vous, mademoiselle. »

La jeune femme baissa la tête. « J'ai trouvé son mot sous mes couvertures. Je travaille sur *Articulations* ces temps-ci ; elle savait que je ne le verrais qu'en me couchant... »

La doyenne tendit la note à Vellitt. L'écriture de Clarie Jurat était aussi belle que le reste de sa personne.

Raba, mon amie...

Ne sois pas triste, je t'en supplie ! Tu sais déjà ce que tu vas lire, n'est-ce pas ? Tu comprends toujours si vite... Je pars retrouver Stephan. Je sais ce que cela peut avoir de choquant, mais le monde est immense et ici je n'en vois rien. Stephan dit qu'il y a des millions d'étoiles, Raba. Des millions ! S'il te plaît, fais lire ce message à Therine. Mon départ en blessera beaucoup ; cela me navre, mais comment expliquer mon choix à cette chère vieille professeur Boe, à la doyenne ou à mon père ? Je n'y serais pas parvenue. Ils ne peuvent pas comprendre. Et Stephan me dit que c'est ce soir ou jamais. Je m'en vais, Raba. Prête pour la grande aventure ! Sois heureuse pour moi.

Avec tout mon amour,

Clarie

Hust raconta toute l'histoire. Clarie Jurat avait rencontré Stephan Heller un mois auparavant, lors

d'un débat syndical auquel les Trois Inséparables s'étaient rendues. Il les avait abordées devant le réfectoire et leur avait offert un café au Crévie. Visiblement, Jurat l'avait subjugué. Pas étonnant, fit remarquer Raba Hust, un peu triste : des Trois Inséparables, elle se savait la plus quelconque. Chose surprenante, Jurat l'avait trouvé tout aussi attirant. Il était beau, avec sa peau hâlée, ses yeux noirs et ses dents parfaites ; beau et grand, par-dessus le marché, soupira Hust. Mais ce n'était pas ça. Il y avait quelque chose, chez lui...

Le lendemain après-midi, il avait offert un thé à Hust et Jurat ; Therine Angoli n'avait pas pu se joindre à eux, prise par le cours d'histoire de l'économie maritime auquel elle devait assister. Ensuite, ce fut Jurat et Stephan, Stephan et Jurat, semaine après semaine, avec des goûters, des dîners, des soupers, des balades à pied dans les pittoresques rues étroites d'Ulthar ou en barque sur l'Aëdl, des bouteilles de vin sirotées après les cours dans des lieux où les kellarlips négligeaient de s'enquérir de l'appartenance des femmes à l'Université. Malgré sa baisse d'assiduité, Jurat était restée excellente étudiante au cours du mois écoulé, preuve de sa superbe intelligence.

Et maintenant, ceci.

« Il faut la retrouver avant que cette histoire éclate au grand jour, déclara la doyenne. S'agit-il d'un étudiant ? » Il semblait plus âgé, dit Hust. « Où vit-il ? Vous le savez, n'est-ce pas ? Elle vous en a sûrement parlé. »

La fille se rongea un ongle.

« Je peux comprendre que vous n'avez pas envie de trahir votre camarade, Hust, lança sèchement Vellitt. Mais croyez-moi, c'est la seule chose à faire. Nous devons la retrouver. Vous savez qui est son père ? »

– Elle ne parle jamais de sa famille. Et de toute façon, quelle importance ? » Hust laissa retomber sa main et leva les yeux avec un petit air de défi.

« C'est l'un des administrateurs du Collège, expliqua la doyenne. Par le fait, il a des comptes à rendre au conseil d'administration de l'Université.

– Jurat est adulte et amoureuse. Elle peut faire ce qu'elle veut de sa vie, j'imagine. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

– Ce qu'il y a de *mal à cela*, rugit Vellitt, c'est que son père peut obtenir la fermeture du Collège...

– Il ne ferait jamais une chose pareille ! la coupa Hurst, atterrée.

– ... voire bannir les femmes de l'Université. Alors, vous comprenez enfin ? Quelle est l'adresse de cet homme ? »

Hust se mordilla la lèvre. « Heller a pris une chambre au *Cerf Percé*. Il n'est pas d'Ulthar. Je pensais vous l'avoir dit : il est spécial. Il vient du monde de l'éveil. C'est là qu'il compte l'emmener. »